

Frêle éléphant
La Chanson de l'éléphant

Catherine Cyr

Number 115 (2), 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24840ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cyr, C. (2005). Review of [Frêle éléphant : *La Chanson de l'éléphant*]. *Jeu*, (115), 41–43.

Frêle éléphant

« **I**solez votre asile! » En entendant ce commentaire mi-exaspéré, mi-moqueur, murmuré par un spectateur assis près de moi pendant la représentation de *La Chanson de l'éléphant*, au Théâtre d'Aujourd'hui, je comprends mieux, soudain, le malaise que je ressens depuis le tout début de la pièce. Je partage l'agacement de mon voisin devant cet enrobage sonore trop appuyé – un vent de tous les diables qui, sifflant, mugissant, incessant, souffle du début à la fin de la représentation sur l'institution psychiatrique de Brockville, l'espace confiné où se déroule le « thriller psychologique étonnant¹ » concocté par Nicolas Billon. S'ajoutant aux multiples chuchotis, raclements de gorge, froufroutements de vêtements et petits gestes d'impatience qui émanent de la salle, le commentaire entendu semble attester qu'il y a, en ce soir de février, une faille dans la qualité d'écoute accordée au spectacle. On pourrait attribuer ce vacillement de l'attention au seul fait du hasard, grand responsable de la formation de cette salle agitée, un tantinet cabotine. Or, il me semble que les raisons de cette fragilité de l'attention sont à chercher ailleurs. Elles paraissent plutôt se trouver de l'autre côté de cet espace partagé qui est celui de la représentation : du côté de l'aire de jeu, et plus précisément dans la mise en scène, elle-même chancelante, vacillante.

La Chanson de l'éléphant

TEXTE DE NICOLAS BILLON. MISE EN SCÈNE : RENÉ RICHARD CYR, ASSISTÉ DE PIERRE PIROZZI; SCÉNOGRAPHIE : RÉAL BENOÎT; COSTUMES : MÉRÉDITH CARON; MAQUILLAGES : FRANÇOIS CYR; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER; MUSIQUE ET ENVIRONNEMENT SONORE : ALAIN DAUPHINAIS. AVEC JASMINE DUBÉ, VINCENT-GUILLAUME OTIS ET JEAN-FRANÇOIS PICHETTE. PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 18 JANVIER AU 12 FÉVRIER 2005.

En effet, quelque peu illustrative, cette dernière mise en scène de René Richard Cyr déçoit. Non qu'il y ait naufrage ou gâchis. L'ensemble est cohérent et sans dérapage, reposant sur une belle uniformité esthétique et déployant même, au passage, des images saisissantes, évocatrices. Notamment dans les quelques scènes où le personnage central se recroqueville délicatement sur lui-même, plongé dans le chant de ses réminiscences intérieures, ou encore dans ces quelques autres scènes qui sont fondées sur l'écho, la répétitivité du geste. Or, malgré l'indéniable force de ces images distillées parcimonieusement durant le déroulement de la représentation, celle-ci demeure plutôt terne et, surtout, relâchée. Et c'est précisément ce relâchement dans le rythme de la mise en scène, lequel n'est pas fait d'un agencement surprenant de syncopes mais d'une succession de moments inhabités, suspendus, qui permet que s'installe périodiquement chez le spectateur, même furtivement, une vacillation de l'attention. De plus, à l'irruption de ces trouées de presque-vide dans le tissu de la représentation s'ajoute un placage d'effets sonores, comme ce mugissement persistant du vent tant déploré par l'infortuné spectateur évoqué plus haut. Tantôt illustratif, tantôt évocateur, l'environnement sonore – une construction qui, du reste, recèle plusieurs qualités – est « surprésent », comme s'il venait suppléer à un manque d'éclat de la mise en scène, laquelle se révèle un peu

1. René Richard Cyr, « *Mot du metteur en scène* » dans le programme.

ténue, voire paresseuse. Ainsi, que cela soit attribuable à ces quelques décalages rythmiques dont elle est ponctuée ou à la superfluité sonore dont elle s'enveloppe, celle-ci ne parvient pas tout à fait à mettre en lumière la complexité et l'étrange beauté d'un matériau dramatique singulier.

Une fable sans faille

Premier texte signé par Nicolas Billon, *la Chanson de l'éléphant*² étonne d'abord par sa solidité structurale. Rappelant à maints égards l'architecture de la « pièce bien faite », la fable, qui procède par dévoilements successifs, est ficelée avec soin. S'articulant autour des thèmes de la mémoire et de l'abandon et déployant en filigrane une réflexion sur le caractère insidieux de la parole qui, ici, papillonne entre vérité, semi-vérité et dissimulation, le texte révèle peu à peu son univers complexe, sans faille, construit avec une précision presque clinique.

Situant le drame – car il s'agit bien, ici, d'un drame – dans la salle exigüe d'une petite institution psychiatrique, l'auteur, emprisonnant ses personnages dans un espace et une temporalité qui rappellent le huis clos, déploie une intrigue au déroulement implacable. Résumons. C'est la veille de Noël et le Dr Greenberg, directeur de l'établissement, est préoccupé, puis de plus en plus tourmenté, par la disparition soudaine de son collègue, le Dr Lawrence. Le jeune Michael, son patient, est la dernière personne à s'être entretenue avec lui et paraît détenir quelque information sur cette inquiétante volatilisisation. Ponctué par les interventions de l'infirmière Peterson, une femme quelque peu inquiétante, secrète, un dialogue de sourds s'installe entre les deux hommes. D'abord précaire, timide, le rapprochement entre eux permettra ensuite que se révèle la vérité. Ou plutôt *les* vérités puisque, de détours en subterfuges, c'est bientôt à ses propres dissimulations et abandons successifs que sera confronté Michael, ce jeune homme frêle qui aimait trop les éléphants. Obéissant aux lois du suspense, l'intrigue ainsi tissée ne peut que mener, pour employer une expression propre au genre, à une « issue fatale ». Or, on pourrait déplorer que l'auteur se soit cantonné dans une structure aussi contraignante même si, incontestablement, il en maîtrise bien les règles³. En effet, il y a quelque chose qui dérange dans cette (trop) parfaite cohésion des éléments dramatiques. Il y a, dans ce souci d'efficacité et de précision, une dimension monolithique qui, à mon avis, gêne le plein déploiement d'une écriture pourtant très belle, riche de sensibilité et de poésie.



2. *The Elephant Song* a fait l'objet d'une mise en lecture au Festival de Stratford en 2003, avant d'y être présenté l'année suivante. Pour la production québécoise, le texte a été traduit par l'auteur.

3. Le texte de Billon s'éloigne peu du « drame à suspense », lequel se fonde sur la structure classique du drame et sur le critère de l'intrigue captivante. Comme le souligne, avec un certain agacement, Hans-Thies Lehman : « Dans le critère du "suspense" subsiste l'idée classique du drame, plus exactement, un ingrédient spécifique de cette notion : exposition, montée de tension, péripétie, catastrophe. Aussi dépassé que cela paraisse, voilà ce que l'on continue d'attendre de la story divertissante, au cinéma comme au théâtre. » (*Le Théâtre postdramatique*, Paris, L'Arche, 2002, p. 46.)



Une interprétation entre fébrilité et fragilité

Ce mélange de sensibilité et de poésie, heureusement, trouve sa pleine incarnation dans le personnage de Michael, magnifiquement mis en chair par Vincent-Guillaume Otis. Alors que ses deux partenaires ne démontrent, dans le jeu, rien de vraiment remarquable, l'interprétation d'Otis est lumineuse. Le comédien brille. Dans les mouvements de son corps se donnent à voir toutes les fluctuations d'état d'un personnage qui oscille constamment entre la fébrilité de l'instant présent et la vulnérabilité de l'être confronté à une mémoire souvent douloureuse. Cet espace intérieur de la mémoire – habité du souvenir de la voix d'une mère mal-aimante ou de celui, encore brûlant, d'une terrifiante chasse aux éléphants menée en compagnie d'un père indifférent – sera rendu presque visible dans les gestes et dans la voix du comédien. En effet, son interprétation sensible, nuancée, nous permet d'entrevoir peu à peu les paysages dévastés qui sont, pour Michael, les lieux du souvenir et des

La Chanson de l'éléphant
de Nicolas Billon, mise en
scène par René Richard
Cyr (Théâtre d'Aujourd'hui,
2005). Sur la photo : Jasmine
Dubé, Jean-François Pichette
et Vincent-Guillaume Otis.
Photo : Yves Renaud.

abandons anciens. Le poids de ces paysages intimes, la difficulté qu'il y a à les porter en soi et à les reconnaître siens, apparaîtront également, progressivement, dans les yeux du frère patient. À cet égard, le travail d'Otis est très intéressant puisqu'une véritable partition du regard est déployée, le mouvement des yeux étant parfois en accord avec les paroles prononcées et, d'autres fois, radicalement détaché de celles-ci. C'est dans ces moments de décalage, bien sûr, qu'apparaissent fugacement les complexités et les contradictions d'un personnage à la fois fragile et fort.

Aussi, c'est avec une certaine consternation que l'on voit ce personnage, qui avait peu à peu réussi à captiver un public d'abord inattentif, agité, se diriger vers une mort inéluctable. Cette triste fin du jeune Michael, quoique bien jouée, survient abruptement et surprend. Bien sûr, le motif romantique du suicide par empoisonnement (avec des chocolats !) peut encore charmer, émouvoir. L'auteur a d'ailleurs bien pris soin d'installer tous les éléments dramatiques faisant de cette dernière scène un aboutissement cohérent, vraisemblable, voire inévitable. N'empêche. On aurait souhaité qu'il entraîne Michael, et nous avec lui, vers une fin moins sombre. Cela, du moins, aurait donné quelque éclat à un spectacle qui, malgré la sensibilité de l'interprétation et la singulière beauté des dialogues, demeure, en somme, un objet assez terne, oubliable. **J**